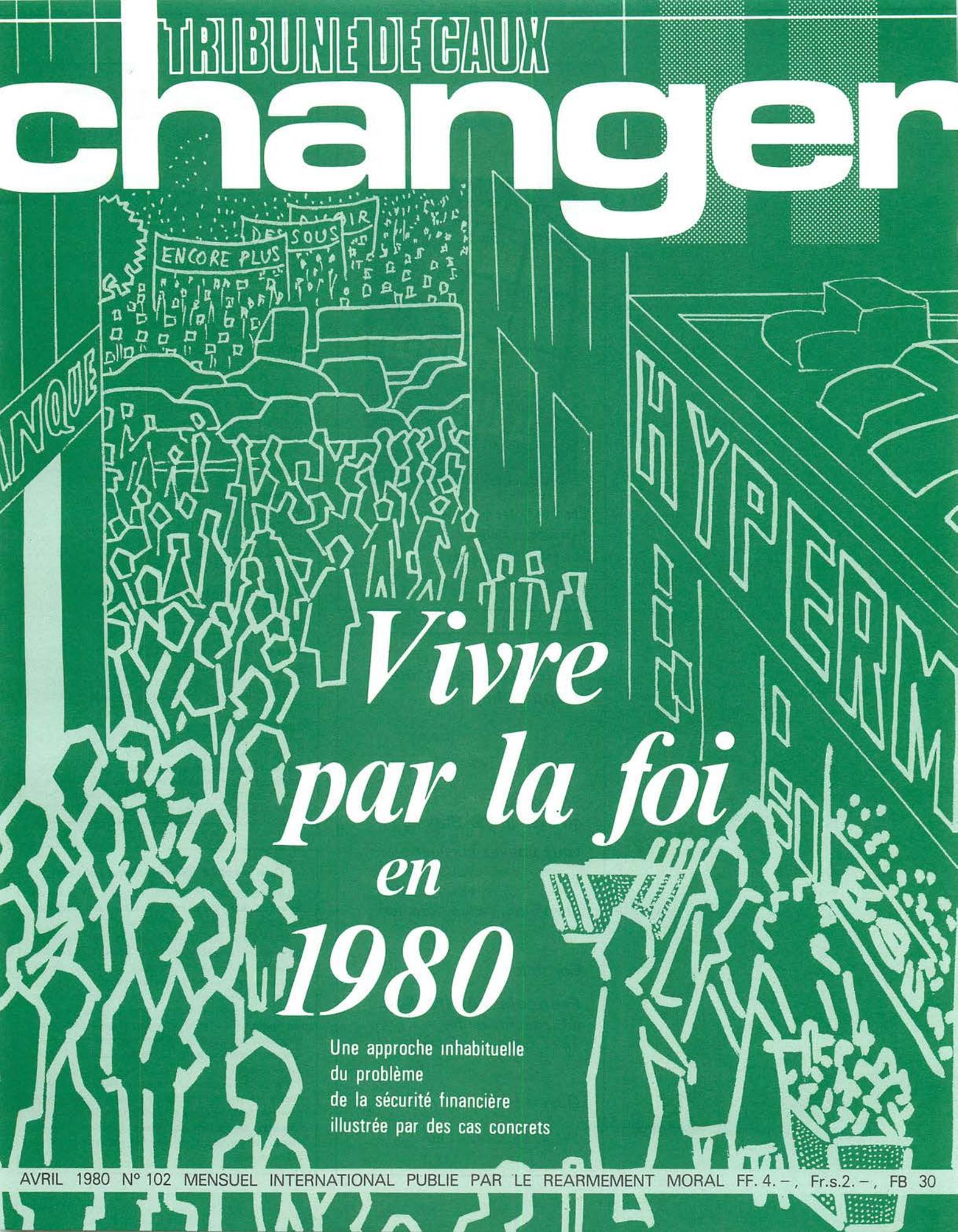


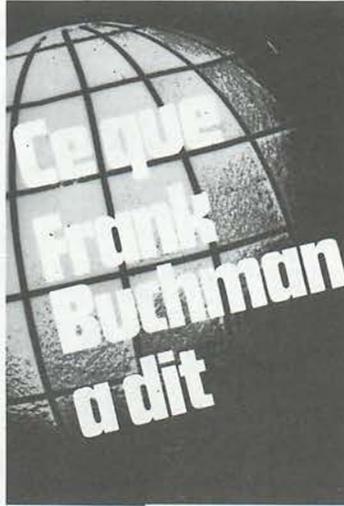
TRIBUNE DE GAUCHE changer



*Vivre
par la foi
en
1980*

Une approche inhabituelle
du problème
de la sécurité financière
illustrée par des cas concrets

Pour tous ceux qui veulent relier leur foi
aux besoins du monde, une inspiration
quotidienne



Choix de textes du fondateur du
Réarmement moral
En vente à nos adresses
Fr.s. 3. - ; 8 FF.

*Le temps des vacances
s'approche...*

*Saviez-vous
qu'avec le gaz Butane,*

*vous pouvez cuisiner
vous chauffer
vous éclairer
et même... vous doucher*

Consultez

François TAGINI S.A.
84, rue Ancienne
1227 Carouge, Genève

Ouvert le samedi matin

Tél. 42.35.35/42.41.60

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan,
Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre,
Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne
Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay,
Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions,
théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spéciali-
sées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 55 ou
Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion :
FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116
Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P.
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057
81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement
Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tri-
bune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-
Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250
francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par
voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en
définitive que par la transformation des hommes.
Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les
relations internationales. Telle se présente l'action
sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs
décennies par des personnes animées par l'idéal
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des
hommes de toutes croyances dans un respect
mutuel et en vue d'un combat commun pour un
avenir meilleur.*

Surprenant Zimbabwe !

La capacité qu'a l'Afrique de nous étonner s'est à nouveau manifestée de façon éloquente au cours des événements qui sont en train de transformer la colonie rebelle de Rhodésie en un Zimbabwe indépendant. A chaque étape, la majorité des observateurs annonçaient le désastre. Et pourtant, les négociations et le cessez-le-feu se sont succédé normalement jusqu'aux élections qui ont été reconnues aussi libres et démocratiques que possible dans un pays où vingt mille personnes ont perdu la vie au cours d'une longue guerre civile et où quelque cent mille hommes se trouvent encore armés des deux côtés.

A l'encontre de toutes les prédictions, le parti de Robert Mugabe a gagné 57 des 100 sièges du nouveau parlement mais, au lieu de former un gouvernement monocoloré, le nouveau Premier ministre a inclus des représentants des autres partis africains et deux Européens. L'un de ceux-ci, qui présidait l'association des fermiers blancs et qui devient ministre de l'Agriculture, avait réclamé il y a deux ans une redistribution des terres. L'autre, qui a démontré ses capacités économiques dans le dernier gouvernement de Ian Smith, restera comme ministre du Commerce et de l'Industrie. Les blancs sont donc rassurés d'avoir deux des leurs dans ces secteurs clés de l'économie.

Le chef du gouvernement, réputé jusqu'ici terroriste et marxiste, cache peut-être son jeu mais ce qu'il a dit et fait depuis son retour au pays après des années d'exil volontaire indique sinon un changement de cœur, du moins un sens de réalisme. Il sait qu'il serait téméraire de brusquer les changements. A cet égard, on peut se demander si un leader plus modéré aurait pu contenir tous les espoirs que les populations noires mettaient dans l'indépendance et dont une bonne partie seront inévitablement déçus.

Les alliés mozambiquais de Mugabe lui ont conseillé de ne pas renoncer à l'apport des blancs. Il en résultera une collaboration entre les races, sinon par conviction, du moins par nécessité, car sans elle il serait impossible de maintenir une économie capable d'assurer de la subsistance, des salaires et des emplois pour tous. Mais dorénavant, cette collaboration devra se faire sur une base d'égalité.

Une tâche surhumaine

Mugabe hérite d'un des plus beaux pays du monde, béni par la nature, mais dont les ressources considérables et l'infrastructure ont été ravagées par des années de guerre. Les tâches qui l'attendent sont surhumaines : maintenir la confiance de l'électorat noir qui l'a choisi comme chef, rassurer les blancs disposés à servir un Etat dominé par un noir (il y a longtemps que les racistes bornés ont quitté le pays !), inspirer le patriotisme de centaines de ses compatriotes noirs qui ont trouvé à l'étranger des emplois à la mesure de leur formation et dont le pays a maintenant besoin. Une proportion énorme des 22 000 hommes qui ont servi dans la guérilla ont manifesté le désir d'être enrôlés dans la nouvelle armée nationale. C'est plus qu'il n'en faut. Des milliers d'entre eux n'ont rien connu d'autre que la guerre du maquis. Il faudra mettre sur pied un programme colossal de réhabilitation qui ne sera pas moins nécessaire pour ceux qui avaient été enrôlés dans l'armée rhodésienne.

Le désir généralisé de sortir d'une guerre qui a trop duré ne guérira pas, à lui seul, les blessures que ces gens se sont infligées les uns aux autres. Mugabe a proposé une réconciliation nationale. « Ceux qui ne peuvent pas changer n'ont pas de place dans ce pays » a-t-il dit. Et il a lui-même montré l'exemple en formant son cabinet et en demandant au général Walls, qui commandait les forces de sécurité de l'ancien régime, de se charger de l'intégration des forces de la guérilla dans l'armée régulière, un processus qui a déjà été amorcé avant les élections.

De l'autre côté de la barrière raciale, la même volonté se manifeste. L'ancien Premier ministre, Ian Smith, a dit à Mugabe : « J'étais raciste, mais maintenant j'ai reconsidéré ma position. Il y aura toujours moyen de travailler ensemble. » Le général Walls, dont les troupes faisaient des incursions hebdomadaires au Mozambique pour traquer les maquisards, a rendu visite au président Samora Machel juste avant les élections, manifestement pour l'assurer qu'il n'y aurait pas de coup d'Etat fomenté par les blancs au cas où le scrutin serait favorable au Front patriotique. Walls et Mugabe se sont présentés ensemble à la télévision du Zimbabwe pour exhorter la population au calme et à la modération.

Des bonnes paroles ne suffiront cependant pas pour mettre le pays sur le chemin de la paix et du développement. Il faudra des hommes et des femmes qui feront du pardon et de la réconciliation des priorités. Mais, déjà, ceux qui ont été habitués aux mauvais oracles des médias peuvent entendre du Zimbabwe une autre mélodie qui, pour l'instant du moins, confond les pessimistes. Comme le soulignait l'*International Herald Tribune* : « Les prophètes de malheur président la guerre civile, mais ils sont de moins en moins nombreux. Avec les développements surprenants et les miracles dont nous avons été témoins, il n'est pas étonnant que leurs rangs s'éclaircissent. »

Andrew Stallybrass

Pendant la campagne électorale

Nous avons reçu de Salisbury les nouvelles que voici sur des initiatives qui ont été prises dans l'esprit du Réarmement moral dans cette période de transition au Zimbabwe.

Au plus fort de la campagne électorale, un manifeste intitulé « un appel à l'action » a été publié dans le plus grand journal du dimanche, The Sunday Mail, sous forme d'annonce publicitaire.

« Les gens sont affamés de pain, mais aussi de paix et d'espérance, l'espérance d'un nouveau commencement, peut-on lire dans les premières lignes de la proclamation. Il ne s'agit pas ici d'un manifeste politique, mais d'un appel à s'élever au-dessus de nos conflits et de nos souffrances afin de faire naître un nouveau Zimbabwe dans un esprit d'unité et de paix. » Ce texte a éveillé l'intérêt de citoyens de tous les bords politiques. Selon M. Champion Chigwida, chef d'atelier dans une usine de Salisbury et l'un des signataires du manifeste, l'appel a été lancé pour « imprégner le pays des idées du Réarmement moral ».

Les signataires se recrutent dans tous les milieux : des blancs et des noirs, des agriculteurs, un haut fonctionnaire, un directeur d'école, un chef traditionnel, des commerçants, des jeunes parmi lesquels deux blancs servant dans les forces de sécurité.

« Ce qu'il nous faut, expliquent-ils, c'est un engagement que chacun peut faire sien : pardonner aux autres ce qu'ils nous ont fait, demander aux autres de nous pardonner nos fautes. C'est là le prix à payer pour la réconciliation à laquelle nous aspirons. Puis nous devons vivre comme nous voulons que vivent les autres, et aider nos chefs à faire de même. »

Un agriculteur noir, qui s'était employé à persuader des bandes de guérilleros de sortir du maquis pour gagner les camps de regroupement, a relaté l'effet de cette prise de position sur un certain nombre de jeunes combattants : « Depuis longtemps, ils rendent un culte à leurs armes, a-t-il déclaré, mais aujourd'hui, ils savent qu'il leur faut autre chose. Plusieurs m'ont dit : voilà ce que nous cherchons. »

Le film Liberté, réalisé au moment des premières indépendances africaines, a été jugé d'actualité dans ce pays qui sort enfin de l'orbite coloniale. Il a été projeté à de nombreuses reprises pendant la campagne électorale et il continuera à l'être à l'avenir. Des projections ont eu lieu dans les banlieues des grandes villes, dans les églises, pour des groupes de jeunes. Des volontaires sont en train d'enregistrer le dialogue du film en langue shona tandis qu'une traduction en ndebele est en préparation.



« De 1921 à sa mort, Frank Buchman n'a plus jamais eu d'emploi rémunéré. » On le voit ici recevant à Caux un groupe d'Italiens.

Mais, objecteront certains, pourquoi toutes les contributions n'iraient-elles pas à un fonds central, qui allouerait un fixe aux collaborateurs permanents? Ce serait moins choquant. On pourrait classer ces gens dans une catégorie avec étiquette, SMIG ou mieux (1). Cela poserait moins de questions dérangeantes à tout un chacun... et à l'administration. Mais si justement notre société argentée avait besoin d'être dérangée? Celle de l'Est qui s'est créé ses nouveaux privilégiés, celle de l'Ouest qui a perdu l'esprit de sacrifice, celle du tiers ou quart monde qui se cherche?

En fait, vivre sans salaire, pour ceux qui consacrent tout leur temps au Réarmement moral, n'est pas la conséquence d'une politique concertée, de la décision d'un aéropage mystérieux. En 1921, Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, qui occupait un poste enviable dans une université, a obéi à une pensée impérieuse: « Démissionne, démissionne. » Ce n'était pas une méthode qu'il choisissait, il était seul et ne faisait que pressentir ce à quoi Dieu l'appelait. De 1921 à sa mort en 1961, il n'a plus jamais eu d'emploi rémunéré.

La plupart, on pourrait dire la presque totalité de ceux qui ont marché dans son sillage, l'ont fait dans leur profession, dans leur cadre de vie. D'autres ont senti une vocation à travailler en dehors des limites d'un horaire de travail, à se libérer pour répondre à un appel venant, par exemple, d'un pays lointain, ou pour faire d'une maison communautaire un lieu d'accueil pour tous. Par commodité, on s'est mis à parler d'eux comme de « permanents », alors qu'ils sont peut-être les gens les plus vadrouilleurs qui soient! Avec Frank Buchman, ils partagent la conviction que ce n'est pas ce qu'on a qui conditionne ce qu'on fait. Mais pour chacun d'eux, c'est une décision neuve, sans lien avec celle de ceux qui les ont précédés, une vocation réfléchie, acceptée sans conditions et renouvelée aussi souvent que nécessaire.

Dans le monde d'aujourd'hui, une révolte se fait jour contre un argent qui monopolise tous les pouvoirs de décision, qu'il s'agisse du style de vie des familles ou des rapports entre pays. Renoncer soi-même à la fortune et élever des chèvres dans un mas en ruine est un essai de réaction. Mais, pour bouger un monolithe pareil, il faut plus. Il faut une cohorte de gens qui osent faire scandale en vivant à contre-courant et qui s'emploient à frayer une route pour tous.

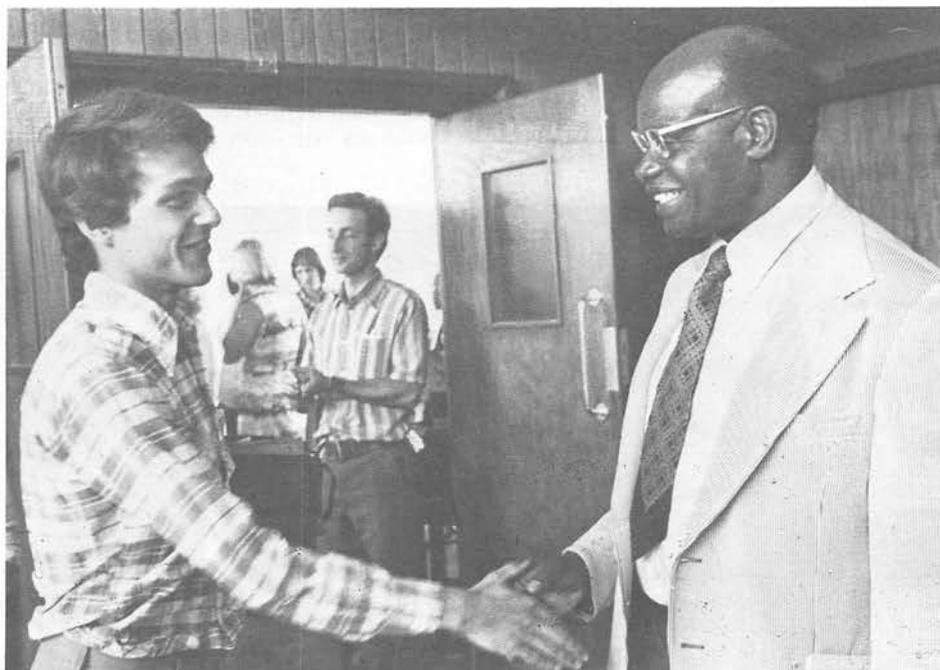
Aucune loi ne pourra jamais exiger des individus qu'ils vivent de manière si désintéressée qu'il y ait assez pour les besoins de tous, partout, car faire des sacrifices est une folie dans une société de droits. Seul un commandement venu du plus profond de soi-même peut l'exiger... et l'obtenir. Ainsi,

vivre par la foi, comme on dit, ne saurait plus être une exception réservée à ceux qui travaillent sans salaire, mais une attitude d'obéissance et de compassion, commune à tous ceux qui veulent faire une percée vers une société autre.

On a tellement pris l'habitude de dénigrer notre seconde moitié du XX^e siècle qu'on ne perçoit pas les indices de cette percée qui se montrent déjà. Jamais, dans les meilleurs moments de notre histoire, on n'a assisté à une prise de conscience aussi généralisée des souffrances et de la faim des autres. Ce qui a existé dans ce sens n'a-t-il pas toujours été l'apanage de personnes privées ou de groupes religieux? Et l'on imagine mal des gouvernements d'il y a cinquante ans consacrant automatiquement un pourcentage de leur budget à aider de lointains pays. Nous avons appris à l'école qu'il y eut une renaissance, qu'il y eut un siècle des découvertes. Il n'est pas impensable qu'un jour les historiens voient notre époque comme celle du tournant: un choix dans notre économie, un retournement des valeurs, qui auront fait entrer le désintéressement et le partage dans les bilans et inauguré la communauté Nord-Sud... Evidemment, ces perspectives sont incompatibles avec l'actuelle poussée de masse: « faire moins et avoir plus ». Mais, quand on prend les êtres humains séparément, en chacun il y a un point sensible, qui est promesse de changement. C'est là que le simple citoyen consommateur, impuissant devant le changement de l'économie en bloc, est interpellé et qu'il a une tâche.

Jacqueline Piguet

(1) En France, le salaire minimum interprofessionnel garanti.



« ...répondre à des appels venant d'un pays lointain... »

Questions indiscretes

Candide : Sans salaire ? Je veux bien, mais on vous rembourse vos voyages, vos téléphones, vos notes de frais, non ?

L'autre : Pas en général

Candide : Mais quand vous êtes à Caux, ou dans un centre du Réarmement moral, vous êtes nourri et logé ?

L'autre : Je paye une pension, pas au prix fort, mais autant que je peux

Candide : Quel contrat avez-vous donc avec le Réarmement moral ?

L'autre : Le Réarmement moral, ce n'est personne. Ou c'est moi, si vous voulez. Alors le seul contrat possible, c'est avec quelqu'un qui parle en moi

Candide : Oui, mais il y a des fonds secrets ?

L'autre : Non

Candide : Alors, quand vous avez besoin d'une paire de chaussures, comment faites-vous ?

L'autre : Comme vous. Je l'achète si j'ai de quoi. Sinon, j'attends

Candide : Mais ça vient d'ou ? Et si rien ne vient ?

L'autre : Y a-t-il moins de sécurité à savoir que mon « salaire » viendra d'une trentaine d'amis qui y croient avec moi, que d'avoir un emploi dans une entreprise qui devra licencier si elle a des pépins ?

Candide : Et quand vous serez trop vieux ?

L'autre : Trop vieux pour quoi ?

Candide : Il faut avoir beaucoup de foi pour vivre comme ça

L'autre : Cela donne plus de foi que cela n'en consomme

Candide : Ça ne marche que pour des êtres d'exception

L'autre : Donc ça marcherait très bien pour vous, si vous vouliez ? La différence de vie n'est pas entre salaire et pas salaire, mais dans ce qu'on met en premier dans sa vie

Candide : Il faut être fou pour vivre en 1980 sans vouloir plus

L'autre : Alors, soyons fous !

J.P.

Qui donne ?... et qui reçoit ?

Une veuve

Mme D. : Il faut que notre argent serve à construire le monde et, si nous partageons ce que nous avons, cela est multiplié : une pêche miraculeuse. Mais je crois que je donne trop souvent par habitude. Ce n'est pas une mauvaise habitude, mais ce que Dieu veut à travers mon argent – qui est son argent – c'est un engagement d'obéissance.

Donner régulièrement une somme modeste est plus humble et anonyme que de faire un don éclatant ici et là. L'important, pour moi, c'est de repenser chaque mois combien donner et de le faire avec foi et reconnaissance.

Un ménage retraité

M. G. : Depuis que je suis à la retraite et que nous avons moins, nous nous sommes demandé si nous devions continuer à donner autant chaque mois. Oui, avon-nous décidé – et on se serre un peu !

Changer : Cela fait bien des milliers de francs que vous avez donnés depuis tant d'années. Ne pensez-vous jamais à ce qu'ils auraient pu vous procurer ?

M. et Mme G. : Jamais. Nous ne regrettons absolument rien, sauf de ne pas pouvoir donner plus.

Changer : Qu'est-ce que cela vous a donné, à vous, de donner ?

M. G. : Nous nous sommes sentis inclus.

Une tante qui voit loin

(dialogue authentique)

Mlle L. : J'ai fait mon testament en faveur de Caux.

Mme P. : Votre famille n'a pas été scandalisée ?

Mlle L. : J'ai onze neveux et nous nous comprenons encore mieux qu'avant.

Mme P. : Surtout, n'allez pas raconter cela à mon frère ! Il est célibataire et nous comptons sur son héritage. Ce n'est

pourtant pas mal de vouloir le bien-être et la sécurité pour mes enfants ?

Mlle L. : Pour moi, j'ai choisi d'investir dans une espérance. C'est aussi pour l'avenir de ma famille.

Mme P. : Je vois, je vois. Avec notre argent, nous rampons. Vous, avec le vôtre, vous avez des ailes.

Une dame parmi bien d'autres

Mme B. : Du côté de ma mère, on avait tendance à économiser et l'on construisait des fortunes. Du côté de mon père, qui était artiste de nature, on avait plutôt tendance à dépenser et à faire disparaître les fortunes. Lorsque je fus indépendante, les deux tendances se disputaient en moi. Dirigée par mes sentiments, mes envies de dépenser ou d'économiser, je me posais bien des questions qui me causaient un certain malaise.

Un jour, je me rendis compte que, lorsque l'on s'engageait totalement dans une bataille pour le règne de Dieu dans le cœur des hommes et des nations, son Esprit pénètre dans toutes les sphères de notre vie : il a son mot à dire aussi bien sur les questions d'argent, de nourriture, de sommeil ou d'habillement, que sur notre façon de vivre. Je me mis à chercher sa volonté dans la manière de faire mon budget et les choses devinrent plus claires. Voici comment cela a commencé.

Je venais de recevoir un héritage et il me vint à l'esprit que Dieu me demandait de tout donner. Très perplexe, je réunis deux ou trois amis de confiance. Je leur exposai la situation. Après avoir fait silence avec eux, je compris que tout donner voulait dire que je devais être prête à gérer cet argent sans avoir aucun droit dessus et que, dans l'immédiat, je devais en donner la dime au Réarmement moral. C'était clair, pour moi autant que pour chacun de mes amis. Plus tard, la part de



« Ceux qui donnent et ceux qui reçoivent bâtissent la même cathédrale, sans doute à des postes différents, mais dans un même élan... »

cet héritage que je gardai alors me fut très nécessaire dans des circonstances imprévues et je l'utilisai jusqu'au dernier centime.

Un ingénieur agronome

J'ai envers le Réarmement moral une dette inépuisable. Ce que je donne chaque mois pour cette action doit aider d'autres personnes à trouver ce sens à la vie, cette inspiration dans l'action, cette raison d'espérer que j'ai moi-même trouvés.

Ce don régulier, c'est aussi une occasion de réfléchir à l'usage que l'on doit faire des biens que Dieu nous confie.

Cet « investissement » pour un monde meilleur n'est-il pas aussi un bon placement pour nos trois enfants ?

Une famille en Lorraine

Quand au début de cette année, nous avons entendu l'énumération du train de hausses pour 1980, nous ne pouvions nous empêcher de nous demander si notre décision de vivre par la foi et la prière tiendrait encore longtemps. Pourrions-nous équilibrer notre budget familial et assurer à nos deux enfants les dépenses d'éducation nécessaire ? Anne a dix ans ; sa sœur laotienne Say, avec nous depuis 18 mois, en a quinze. En pensant à leurs besoins, à leurs aspirations, est-ce une façon responsable de vivre, en cette période incertaine, sans toucher de salaire ou avoir de revenu régulier ?

En toute sincérité, nous pouvons répondre par « oui », car nous sentons que notre appel, pour le moment, est de servir les autres de cette façon ; mais nous restons ouverts à toute pensée qui réorienterait notre manière d'agir, sans pour autant aliéner nos convictions et nos buts de vie. La tentation est parfois grande, face à une administration qui traduit la vie du citoyen sur ordinateur, de trouver un statut professionnel précis, qui ne pose pas de question, qui permette de se définir rapidement, alors qu'il est parfois bien difficile de faire comprendre notre choix.

En regardant en arrière, nous restons

émervillés par tout ce que nous avons reçu depuis le début de notre vie commune : nous sommes profondément reconnaissants à tous ceux qui, au cours des années, nous ont aidés, nous aident toujours, chacun selon ses possibilités. Pourquoi le font-ils ? En tout cas pas pour nos mérites ni pour les services que nous leur rendons, car il y a ceci d'incompréhensible pour certains esprits, l'acte des donateurs est gratuit et n'est pas fonction d'un service. Cet acte émane d'une conviction personnelle de soutenir un travail ou un combat et se traduit par une participation, entre autre, financière. C'est plutôt le donateur qui rend service !

Comme toute famille, nous devons calculer et soupeser telle ou telle dépense. Nous apprenons aussi que c'est en donnant, si peu soit-il, que l'on reçoit. Lorsque nous avons appris que Say avait besoin d'un foyer en France, après ces mois dans un camp en Thaïlande, notre critère pour décider de sa venue chez nous fut d'ordre scolaire : trouverions-nous le bon cadre d'accueil lui permettant de démarrer avec le maximum de chances dans sa vie d'étude ? Ce n'est que plus tard que nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas parlé d'argent entre nous. Sa présence enrichit notre foyer : l'Asie, avec sa misère et sa richesse, est entrée chez nous. Elle est là, chaque matin, à notre table. En cette époque de drames, de tensions, mais aussi de rapprochements, nous avons le privilège d'aider simplement et de recevoir énormément.

L'autre jour, nous nous sommes demandés si nous pouvions ou devons allouer une somme régulière aux enfants, chaque mois. Le débat pourrait être long et les arguments pour ou contre nombreux. Nous avons suggéré de donner quelque chose à notre ainée, mais elle ne l'a pas souhaité. Nous avons alors senti qu'il fallait continuer dans la ligne de

Le billet du trésorier

Une vingtaine d'années trésorier à tenir les cordons de la bourse. Il suffit de l'avouer pour que mon interlocuteur paraisse horrifié, parfois admiratif ou sympathisant, jamais jaloux. Et pourtant, je pourrais souhaiter cette fonction à mes meilleurs amis, les privilèges l'emportant largement sur les inconvénients, voire les soucis. L'émotion de recevoir, d'être souvent le premier ou le seul à connaître la générosité des gens les plus inattendus comme des plus fidèles.

Jeunes mariés en cours d'installation, réfugiés d'Asie, auriez-vous omis même un seul mois l'envoi de votre chèque ? Jamais. Et vous, institutrice débutante qui envoyez la dime de votre salaire ?

Oublierai-je cette enveloppe dans le courrier d'un matin : un chèque de 100 000F, sans la moindre lettre avec, pour toute explication, sur le talon : « En souvenir de ma mère » ?

Et vous Gilles, Paulette, qui accompagnez vos dons de lettres si simples et si rayonnantes...

N'a-t-il plus de bonheur à donner qu'à recevoir ? Dans le cas présent, je dirais que la communion peut être telle entre celui qui donne et celui qui reçoit que le bonheur est totalement partagé.

Un soir, nous recevions à dîner un agriculteur de l'Aisne étonné de nous trouver relativement détendus car il savait que, le lendemain, nous devions honorer une traite d'importance, et que nos caisses étaient vides. « Bien sûr, vous avez la foi, disait-il, mais si Dieu était en vacances ? » Il ne l'était pas. Avant la fin du dîner, un coup de fil nous annonce un don qui nous tire d'affaire. Qui fut le plus enrichi, le trésorier ou l'agriculteur ?

Et pourtant, homme de peu de foi, ingrat que je suis après vingt ans, je tiens les cordons de la bourse si serré et je tremble encore devant la grandeur de l'entreprise.

M. K.



« une famille où parents et enfants discutent ensemble le budget de l'année... »



« Décision irresponsable, surtout si l'on est marié, si l'on a des enfants ? »

pourvoir en fonction des besoins et des circonstances. de même que nous recevons en fonction de nos besoins. Certains mois. plus. d'autres mois. moins. En fait. à Noël. nos filles ont reçu un peu d'argent. Au lieu de le garder dans un tiroir dans leur chambre. elles nous l'ont remis pour que nous le mettions de côté. pour plus tard. sur leur carnet d'épargne.

Ce mot « épargne ». dans notre bouche. peut surprendre des lecteurs. car il ne semble pas être en accord avec la conviction exprimée au début « vivre par la foi et la prière ». Jusqu'à un certain point. cela est vrai : mais nous avons aussi fait l'expérience que les prodigalités divines sont parfois en avance sur les dépenses ! A nous de gérer au mieux ces éventuelles prodigalités. quel qu'en soit le montant.

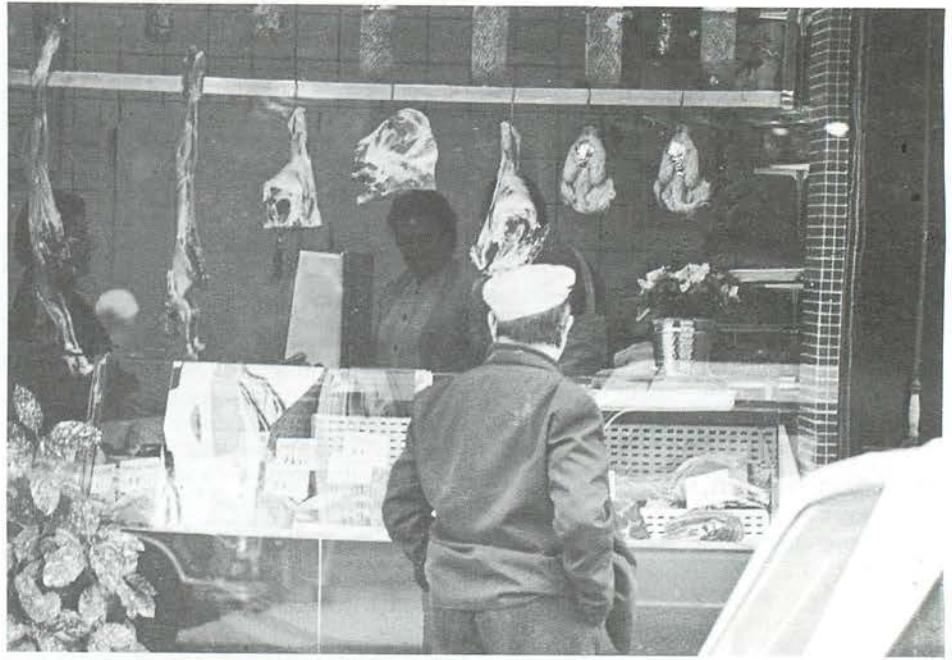
Outre les dons. notre budget familial comprend aussi les versements mensuels de la Caisse d'Allocation familiale et les remboursements de la Caisse maladie. moyennant bien sûr une cotisation volontaire. Tout ceci est une grande aide.

Bien utiliser ce que d'autres nous confient

Nous terminons ces lignes au moment où nous devons remplir notre feuille de déclaration de revenus ! Heure du bilan et des comptes. mais aussi une bonne occasion pour penser à chacun des donateurs. à ceux qui s'efforcent de nous donner quelque chose chaque mois. à ceux qui apportent leur aide pour des occasions particulières. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Plusieurs familles lorraines de tous les milieux sociaux : un ménage du Luxembourg. d'autres de Nantes. de Belgique. du Sud-Ouest : un retraité de la vallée du Rhône : nos familles : un imprimeur anglais : un ménage d'agriculteurs de Normandie : une secrétaire. une enseignante de la région parisienne. un ménage alsacien : une veuve de mineur du Nord : la liste pourrait encore s'allonger et elle démontre que les petites rivières en créent de plus grandes !

Notre manière de vivre n'est pas exceptionnelle : elle nous rapproche de ceux qui sont frappés par le chômage. de ceux qui. de par le monde. se demandent ce qu'ils auront dans leur assiette demain pour simplement vivre. Comme le souligne un ami cultivateur. pour eux. il n'est pas question de revenu. mais de nourriture. Nous ressentons aussi la responsabilité de bien utiliser ce que d'autres nous confient au prix de sacrifices. Et ce qu'ils nous confient n'est pas forcément sous forme d'argent : nous en avons eu la preuve. il y a quelques jours. lorsque des amis sont venus nous offrir un carré de terrain proche de leur maison pour que nous puissions aussi cultiver.

La conviction d'un ouvrier lorrain reste vraie : il y a assez dans le monde pour les besoins de chacun. Si nous le vivons au niveau de nos familles. nous pouvons espérer de l'avenir.



« Comme toute famille, nous devons calculer et soupeser... »

Pour ceux qui veulent des chiffres

Lancée par un homme qui groupa d'abord autour de lui quelques compagnons. l'action du Réarmement moral prit peu à peu de l'ampleur et nécessita pour se développer de nouveaux moyens : publications. films. foyers de rencontres. centres de conférences. Il fallut créer dans plusieurs pays. selon leur législation propre. un cadre juridique. Ainsi naquirent. par exemple. en Suisse. la Fondation pour le Réarmement moral (1946). en France. l'Association pour le Réarmement moral (1952). qui purent recevoir des dons. acheter des locaux et donner une assise à ceux qui s'étaient engagés derrière Frank Buchman. Si elles ne versent aucun salaire aux aides bénévoles cités dans ces pages. ces organismes leur permettent d'accomplir une tâche sérieuse et coordonnée. Un peu partout dans le monde. des maisons ont été données ou acquises qui servent de lieux de rencontres à des visiteurs de tous bords permettant parfois des réconciliations d'importance nationale ou internationale. C'est ainsi que la maison de la famille de Watteville à Boulogne-Billancourt devint le principal centre du Réarmement moral en France.

Nous donnons ci-dessous. à titre d'exemple. quelques chiffres tirés des comptes de l'Association pour le Réarmement moral en France de l'année 1979.

Sur un total de dépenses de 504 000 F. 200 000 F ont contribué à l'entretien et au

fonctionnement des centres de Boulogne et de province : 105 000 F à l'organisation de réunions telles que les « Journées lorraines » et les sessions de Caux : 59 000 F aux transports et à l'entretien des voitures : 49 000 F au secrétariat et aux télécommunications : 67 000 F aux actions dans d'autres continents : 24 000 F aux impôts. amortissements et divers.

Les recettes pour cette même année ont été de 494 000 F soit de 10 000 F inférieures aux dépenses. Elles se répartissent ainsi : 184 000 F de dons réguliers. mensuels. trimestriels ou annuels qui sont comptés comme cotisations : 270 000 F de participations aux frais et de dons spéciaux pour des manifestations ou des déplacements à l'étranger : 32 000 F de legs et de dons exceptionnels. Des sommes placées provisoirement ont rapporté 3 000 F et le département des publications 5 000 F.

Ces chiffres paraîtront énormes aux uns. dérisoires aux autres. selon qu'ils sont coutumiers des chiffres d'affaires ou qu'ils se sentent responsables de réunir de telles sommes. Nous avons tenu à les publier en réponse aux questions qui nous sont si souvent posées.

PHOTOS : Azzopardi 5 ; Camera Press
- Len Sirman 11 ; Maillefer 4 et 8.

L'Inde de Mme Gandhi deux mois après les élections

Ancien rédacteur du journal Current, M. Russi Lala a dirigé pendant plus de dix ans l'hebdomadaire Himmat. Bon observateur de la scène politique indienne et asiatique, il collabore maintenant à plusieurs quotidiens britanniques et indiens. Durant son récent séjour en Inde, Philippe Lasserre l'a interrogé sur la situation du pays après le retour de Mme Gandhi aux affaires.

Changer : Pourquoi et comment Mme Gandhi a-t-elle obtenu une telle victoire aux élections législatives du 10 janvier ?

Russi Lala : Il régnait à ce moment-là une très grande insécurité dans tout le pays, surtout depuis la scission, en juillet dernier, du parti *Janata*. A tel point que les gens avaient peur de circuler le soir dans les rues de Delhi. De plus, les troubles intercommunautaires avaient repris depuis quelque temps, des émeutes entre hindous et musulmans avaient éclaté dans deux grandes villes du nord, Aligarh et Jamshedpur, et des atrocités avaient été commises contre des *Harijans* (1) dans un certain nombre de villages du Bihar. Ces événements devaient considérablement ternir l'image d'une des composantes du *Janata*, le *Jan Sangh*, bien que cette formation, pourtant accusée d'avoir fomenté ces troubles, n'y avait sans doute pas été mêlée. Tout ceci a contribué à fournir à Mme Gandhi et à son parti de bons arguments électoraux.

Pour n'avoir pas su empêcher ces troubles ni maintenir l'ordre une fois qu'ils avaient éclaté, le parti *Janata* s'est presque complètement aliéné les *Harijans* (11 % de la population), et les musulmans (15 %), ce qui représente près du quart de l'électorat indien.

Dernière cause directe du succès de Mme Gandhi : l'augmentation des prix alimentaires durant les mois précédant le scrutin. Pourtant, jusqu'à juillet 1979, le *Janata* était parvenu à maintenir l'inflation au taux remarquable de 1 %. Mais la venue au pouvoir de M. Charan Singh et sa politique agricole, ainsi que la nouvelle augmentation des prix du pétrole brut, ont déclenché une nouvelle poussée de l'inflation. Profondément divisé et désorganisé comme il l'était, le parti au pouvoir n'est pas arrivé à faire quoi que ce soit pour la contrôler.

C'est ainsi que la stabilité et les prix ont été les deux enjeux principaux de la campagne électorale. Durant l'état d'urgence, Mme Gandhi était parvenue à maintenir la stabilité. Les électeurs avaient donc lieu de croire qu'en cas de nécessité elle saurait à nouveau ramener le calme. Curieusement, lorsque les gens ont le choix entre la sécurité et la liberté et bien qu'il se trouve toujours une minorité pour

(1) Anciens intouchables, appelés *Harijans* (« enfants de Dieu ») par le mahatma Gandhi

choisir la liberté, la majorité optera inmanquablement pour la sécurité. Aux yeux du peuple, Mme Gandhi incarnait la sécurité. De plus, on la croyait capable de juguler l'inflation.

Dans ces conditions, le succès de Mme Gandhi était quasiment acquis. Pourtant, elle a obtenu 70 % des sièges avec 42 % des voix seulement, ce qui n'a rien de surprenant en raison du système électoral (scrutin uninominal à un tour). En fait, aucun gouvernement du *Congrès* n'a jamais obtenu plus de 43 % des voix, pas même M. Nehru, le père de Mme Gandhi, malgré le charisme de sa personnalité.

Changer : Quelles ont été les principales décisions de Mme Gandhi depuis son retour au pouvoir ?

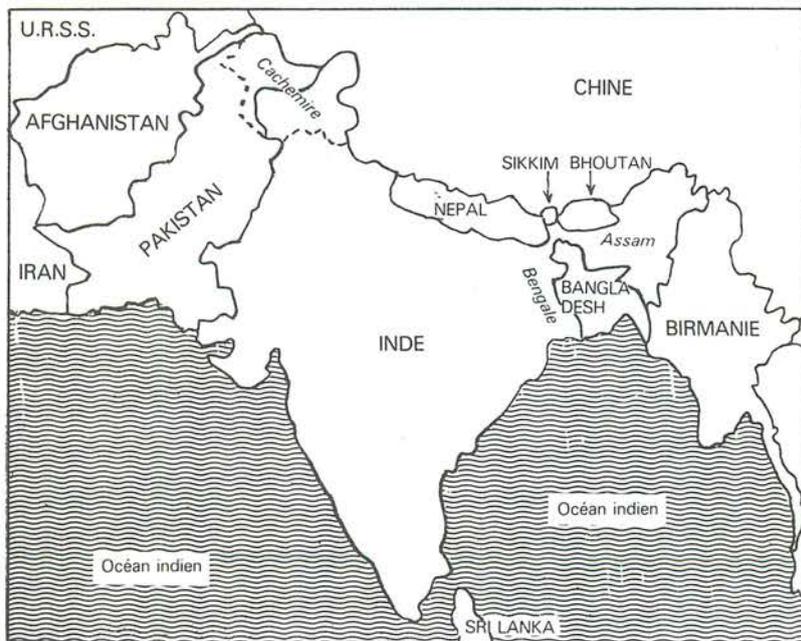
Russi Lala : Mme Gandhi vise à assumer le pouvoir total. L'Inde étant une fédération, le Premier ministre, pour être vraiment efficace, doit aussi contrôler les gouvernements provinciaux. C'est pourquoi, six semaines après son élection, Mme Gandhi a décidé de dissoudre les parlements de neuf Etats provinciaux encore gouvernés par l'opposition mais où son parti avait remporté la victoire aux élections fédérales. Elle n'a fait là que répéter un précédent malheureux, établi par le gouvernement *Janata* en 1977.

Ce qui est inquiétant, c'est que, deux

mois après les élections, Mme Gandhi n'a pas encore formulé son programme de gouvernement. On commence à douter de plus en plus qu'elle arrive à faire face à la situation. La seule personne de son gouvernement qui ait formulé des éléments de programme est son ministre des Finances et de l'Industrie, qui a déclaré que l'industrie lourde était aussi nécessaire à l'Inde et qu'il ne suffisait pas de se concentrer sur le développement rural, comme l'a fait le dernier gouvernement. Cette déclaration mise à part, il semble que Mme Gandhi soit encore totalement absorbée par les manœuvres politiques. De plus, les élections provinciales vont mobiliser la moitié de l'électorat et occuper le gouvernement pendant de longues semaines encore. Il est toujours regrettable qu'un gouvernement qui vient de remporter une victoire confortable plonge aussitôt le pays dans une nouvelle campagne électorale et donne à la politique politicienne la priorité sur le développement économique et industriel.

Changer : Qu'en est-il de l'état d'esprit dans le pays ?

Russi Lala : Le résultat des élections n'a pas donné lieu à de grandes manifestations d'enthousiasme populaire comme lors de la victoire du *Janata*, mais les gens se sont sentis soulagés. Au moins, ils savent par qui ils vont être gouvernés durant les cinq prochaines années, ce qui n'était pas le cas du temps du *Janata*. Ils savent aussi que l'Inde connaîtra la stabilité. Telle fut en tous cas la toute première réaction. Du coup, les prix sont retombés, le charbon a été livré normalement aux aciéries, etc., ce qui ne s'était pas produit depuis des mois. Mais ce fut un feu de paille, une réaction superficielle. D'où le risque que le découragement ne s'empare à nouveau de l'opinion, la crainte que la démocratie ne produise pas de résultats



L'Inde et ses voisins

concrets. Le danger est grave : si l'Inde s'effondre parce qu'un gouvernement démocratiquement élu n'arrive pas à fournir à la population un niveau de vie correct, il reste peu d'espoir pour les autres pays du tiers monde. Les gens seront alors à nouveau tentés par une forme ou une autre de régime autoritaire, soit avec Mme Gandhi elle-même, soit avec l'extrême-gauche, et le parti communiste marxiste CPM (2).

Changer : Cela veut-il dire un éventuel retour à la dictature ?

Russi Lala : Oui. L'année qui vient le montrera, surtout si la situation économique oblige Mme Gandhi à apporter des restrictions aux libertés qui prévalent en ce moment. En tous cas, elle devrait faire preuve de plus d'imagination et trouver le moyen d'inclure l'opposition dans la recherche de solutions et dans le choix de ses programmes. L'opposition, quant à elle, est divisée en deux camps : ceux qui sont décidés à respecter la constitution et à jouer le jeu de la démocratie et ceux — une infime minorité, il est vrai — qui disent que d'ici la fin de l'année, il faudra porter dans la rue le combat contre le gouvernement.

Changer : Qu'en est-il de la politique étrangère : les relations avec l'U.R.S.S., la question afghane, le Pakistan ?

Russi Lala : La politique étrangère du parti *Janata* était basée sur des relations égales avec l'U.R.S.S. et les U.S.A. Le retour de Mme Gandhi fait légèrement basculer l'Inde vers l'Union soviétique. Légèrement, parce que cela aurait pu être plus marqué sans les événements d'Afghanistan. Bien que Mme Gandhi semble avoir déplu à la presse étrangère par ses déclarations sur l'Afghanistan, il faut comprendre que, pour avoir une certaine marge de manœuvre vis-à-vis de la Russie, il lui fallait être prudente et éviter des déclarations publiques trop brutales à l'égard de l'U.R.S.S. Au fond, Mme Gandhi est avant tout pour l'Inde. Elle se rapprochera de la Russie quand cela servira ses intérêts et ceux de l'Inde. Mais aucun Premier ministre indien ne peut être heureux de la présence soviétique en Afghanistan. Car la sécurité de l'Inde dépend de l'existence de cet Etat-tampon. Pour ce qui est de l'amitié avec la Russie, les liens sont si forts, notamment entre nos armées et entre nos économies — nous sommes le premier partenaire commercial de l'U.R.S.S. en dehors du bloc communiste — qu'on ne peut pas les défaire du jour au lendemain. Et la Russie, à plusieurs reprises, s'est montrée un fidèle allié, notamment lors des deux dernières guerres avec le Pakistan.

L'Inde aimerait que la Russie se retire d'Afghanistan. Elle sait les dangers d'une

escalade, voire d'une nouvelle guerre avec le Pakistan. C'est pour cela que les Américains auraient tort de fournir un armement abondant au général Zia. Il ne faut pas non plus oublier que l'Inde n'a pas intérêt à voir s'installer à Kaboul un gouvernement antisoviétique. Il est question d'une réunion des chefs de gouvernement des pays d'Asie centrale, visant à une éventuelle neutralisation de l'Afghanistan, voire de tout le sous-continent. Voilà une idée très intéressante.

Changer : Le gouvernement va-t-il continuer de travailler à une normalisation des relations avec le Pakistan ?

Russi Lala : Oui. C'est dans l'intérêt de chacun. Le général Zia est ouvert à cette idée. Il sait que la sécurité de son pays, en dernière analyse, ne dépend pas tellement des armes américaines, mais de l'amitié avec l'Inde. Chaque fois qu'il y a eu une guerre entre nos deux pays, les Occidentaux ont interrompu toute aide militaire. Cela a nui plus au Pakistan qu'à l'Inde, qui est une plus grande puissance et fabrique elle-même la plus grande partie de son armement.

Changer : Et le Cambodge ?

Russi Lala : Je regrette beaucoup que le gouvernement *Janata* n'ait jamais élevé la moindre protestation contre les atrocités commises par Pol Pot. La raison était qu'il ne voulait pas offenser la Chine. Rajmohan Gandhi est la seule personnalité indienne qui a constamment abordé ce problème et pris la défense du peuple khmer dans son propre journal, dans la presse nationale et dans ses contacts privés.

Si Mme Gandhi a dit qu'elle allait reconnaître le gouvernement de Heng Samrin, elle le fera quand cela lui conviendra. Peut-être qu'elle veut se servir de cette reconnaissance comme d'un atout pour obtenir une concession des Soviétiques, peut-être en Afghanistan, peut-être ailleurs.

Changer : Quelles sont les implications des troubles actuels dans le nord-est et notamment en Assam ?

Russi Lala : C'est une région qui n'est rattachée à l'Inde que par un étroit corridor et qui est pour l'Inde un peu ce que l'Alaska est pour les U.S.A. Les communications y sont difficiles et on s'y sent extrêmement isolé. Des populations tribales non-indiennes habitent les parties montagneuses, des hindous et des musulmans les plaines.

Au cours des années, des infiltrations de populations venues du Bangladesh se sont produites dans toute la région. La proportion de musulmans est de ce fait en constante augmentation. De plus, de nombreux Bengalis du Bengale occidental sont venus en très grand nombre travailler dans l'administration et dans les chemins de fer. Dans certaines villes, ils sont maintenant plus nombreux que les Assamais et les autres populations autochto-

nes. Ceux-ci risquent donc de se retrouver minoritaires dans leurs propres Etats. Ils ne veulent pas de ces « étrangers ». Au début, la réaction se portait contre ceux qui venaient du Bangladesh, mais maintenant, c'est aussi contre les nouveaux-venus de la province indienne du Bengale occidental. Tous ces gens, par surcroît, se sont inscrits sur les listes électorales et représentent de ce fait une force non négligeable que les hommes politiques se sont mis à courtiser. Les Assamais n'ont maintenant plus qu'un seul but : faire disparaître ces « étrangers » des listes électorales. C'est pourquoi ils ont boycotté les dernières élections.

Mme Gandhi va devoir résoudre ce problème. Ce ne sera pas facile, car il faudra définir la notion d'étranger. Or, il serait anticonstitutionnel d'empêcher de voter des citoyens venus d'une autre province de la fédération.

L'Assam fournit 40 % du pétrole produit en Inde. L'agitation a conduit à un ralentissement des livraisons de brut et à une pénurie de gazole au Bengale. Des voix se font déjà entendre demandant la sécession de l'Assam, les Assamais ayant conscience que leur thé et leur pétrole pourraient leur permettre l'auto-suffisance économique.

M. Chaliha, ancien Premier ministre de l'Assam, m'a dit un jour que si le nord-est se désintégrait, l'Inde serait aussitôt amputée de cette partie de son territoire, auquel des forces étrangères, notamment les Chinois, s'intéressent beaucoup.

Changer : « Ce qui se fait en Inde est crédible pour le reste du tiers monde », dit-on souvent. Selon vous, que peut faire votre pays pour les pays en développement ?

C'est le défi auquel nous sommes confrontés : la liberté et le progrès économique peuvent-ils aller de pair dans un pays en développement ? Une expérience qui intéresse tous les pays du tiers monde, y compris la Chine.

L'Inde jouit encore d'une très grande autorité auprès des pays du tiers monde, qui se tournent souvent vers elle pour l'aide technologique dont ils ont besoin et pour la formation de leurs étudiants, car ce qu'on apprend de l'Inde et en Inde est davantage applicable à leurs conditions. N'oublions pas que, technologiquement, l'Inde est bien plus avancée qu'on ne pense, en tout cas que la Chine.

Mais les Indiens ne se satisferont jamais d'un progrès purement matériel. Malgré leurs défauts et leurs limites, ils ont des aspirations qui vont bien au-delà du désir de satisfaire leurs besoins matériels. Même les Occidentaux viennent en grand nombre en Inde à la recherche d'idéaux satisfaisants, de voies nouvelles pour se rapprocher de Dieu. C'est là une force étonnante, une force de l'esprit. C'est cette force qui a fait survivre la civilisation indienne, alors que d'autres civilisations anciennes ont disparu.

(2) Ce parti, indépendant de Moscou et de Pékin, est au pouvoir dans trois Etats indiens (Bengale, Kerala et Tripura), ou il a la réputation de bien gouverner

En marge d'une rencontre méditerranéenne

N'oublions pas le drame chypriote !

La tragédie cambodgienne, puis les événements d'Iran et d'Afghanistan ont fini par repousser dans l'oubli le drame que subissent les habitants de Chypre depuis la guerre civile qui opposa, en 1974, les communautés grecque et turque de l'île. A la suite du coup d'Etat manqué contre le président Makarios, qui avait été monté par les colonels alors au pouvoir à Athènes dans le but d'obtenir par la force le rattachement définitif de Chypre à la Grèce, le gouvernement d'Ankara avait occupé militairement 40 % du territoire chypriote, bien que la population turque de l'île ne dépasse pas 18 % de la population totale.

En conséquence, 200 000 Chypriotes grecs furent expulsés de leurs villages et de villes importantes comme Famagouste (40 000 habitants), Kyrenia (5 000) et Morphou (12 000) qui demeurent aux mains de l'administration turque. On estime à 50 000 le nombre des maisons détruites et le pourcentage des morts ou des disparus parmi la population chypriote grecque est très élevé. De leur côté, 80 000 Chypriotes turcs furent déplacés vers la zone occupée par l'armée turque, auxquels vinrent s'ajouter 50 000 personnes amenées de Turquie qui s'installèrent dans les maisons et propriétés des Chypriotes grecs.

Ces bouleversements ont gravement compromis la situation de l'emploi, les programmes d'éducation et les réseaux de communication dans la zone grecque de l'île. Cependant, grâce aux efforts déployés par la population, les productions agricoles (légumes et fruits), et industrielles (travail sur cuir, artisanat, réparations navales, pêche, etc.) ainsi que les exportations et le tourisme, sont en nette progression.

Peut-on sortir de l'impasse ?

Sur le plan politique, les négociations en vue de parvenir à un règlement du problème chypriote sont dans l'impasse depuis trois ans. En février 1977, le Président de la République, Mgr Makarios, décédé depuis, et le leader chypriote turc, M. Denktash, avaient convenu, en présence du secrétaire général des Nations Unies, M. Kurt Waldheim, qu'il fallait désormais s'orienter vers une république fédérale bi-communautaire. La question de la répartition des territoires entre les deux communautés devait être examinée en fonction de la viabilité ou de la productivité économique des terres, alors que le pouvoir politique dépendrait d'un gouvernement fédéral. Cela aurait sauvegardé l'unité du pays tout en tenant compte du caractère hybride de l'Etat. Les négociations qui se sont déroulées à Vienne, quelques semaines plus tard,

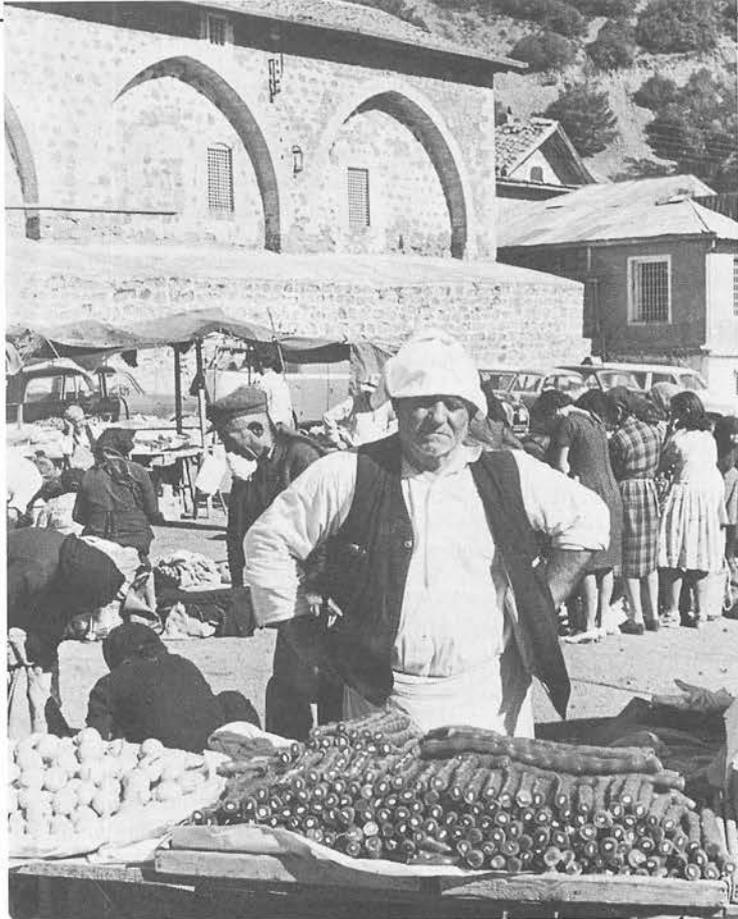
n'ont malheureusement débouché sur aucun accord.

De nouvelles négociations entre les deux communautés sont prévues incessamment à l'initiative des Etats-Unis, mais la population d'origine semble découragée par l'attitude des grandes puissances, notamment les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne qui, toutes, se refusent à intervenir dans cette affaire pour ne pas voir se détériorer leurs relations avec le gouvernement turc.

C'est dans ce difficile contexte politique, contrastant avec la beauté d'un pays baigné de soleil et chargé d'histoire, que vient de se tenir à Nicosie, sous les auspices du Réarmement moral, une rencontre entre représentants de plusieurs pays méditerranéens : Malte, Chypre, Liban et France.

Recréer la confiance

Une déclaration faite par le pape Jean-Paul II, alors qu'il était encore archevêque de Cracovie, servit de thème central aux réflexions de ces journées : « Les choses éternelles, les affaires divines, sont très simples et très profondes. Il ne s'agit pas de créer de nouveaux programmes : nous devons plutôt trouver de nouveaux chemins, de nouvelles énergies et un nouvel enthousiasme pour participer au plan éternel de Dieu et du Christ et le réaliser dans le contexte de notre temps ».



Jour de marché devant le monastère de Kykko, dans la région montagneuse de Chypre.

Cette rencontre fut marquée par une réception organisée chez M. et Mme Grandy pour des personnalités du monde politique, diplomatique et de la presse. Un membre du gouvernement chypriote reçut la délégation du Réarmement moral et lui demanda de tout mettre en œuvre pour que se reconstruisent des relations de confiance entre les membres des deux communautés de l'île.

A l'invitation de l'évêque orthodoxe de Limassol, Mgr Chrysanthos, dont ils furent les hôtes pendant deux jours, les participants à cette rencontre eurent aussi l'occasion de se déplacer dans le sud du pays où ils s'entretenirent avec les évêques orthodoxes de Paphos et de Larnaca. Un prêtre catholique, membre de la délégation maltaise, Mgr Victor Grech, fut reçu par l'archevêque Chrysostomos, chef de l'église orthodoxe de Chypre.

Les problèmes que connaît depuis plusieurs années le peuple libanais furent aussi abordés au cours de ces journées et plusieurs des participants s'engagèrent à soutenir personnellement tout effort qui pourrait être entrepris à l'avenir en vue d'une réconciliation nationale dans ce pays.

Mgr Chrysanthos conclut sur cette note d'espoir : « Je crois que la rencontre qui s'achève n'est en réalité que le début de la grande tâche qui nous attend. Ce n'est que la préface du livre qui est maintenant à écrire. »

Alain Tate

Semaine d'action au Québec

« Une société nouvelle, ça se bâtit. » Sous ce thème a eu lieu du 24 au 30 mars, dans la ville de Québec, une semaine d'action pour le Réarmement moral.

Georges Barrier, qui a milité syndicalement pendant quarante ans à la R.A.T.P. (métro parisien), et Mme Barrier ont participé à cette semaine d'action ainsi que plusieurs jeunes Européens, dont le Français Frédéric Chavanne et le Suisse Jean-Marc Duckert, notre collaborateur.

En marge d'une campagne en Colombie...

Venues d'Europe, d'Amérique du Nord et du Brésil, une vingtaine de personnes ont participé, pendant les mois de février et de mars, à des rencontres, tables rondes et conférences dans trois pays andins d'Amérique latine : la Colombie, le Pérou et le Chili. Leur visite à Bogota précédait de quelques jours la dramatique prise d'otages de quatorze ambassadeurs.

Voici quelques extraits des télex qui relatent les traits saillants de ces semaines dans les deux premiers pays :

Luiz Perreira, dirigeant de la favela São João à Rio de Janeiro, et sa femme font partie de la délégation. Ils sont allés tout naturellement dans les favelas de Bogota où leur présence et leurs récits ont vivement intéressés les habitants des « invasions », comme on les appelle ici. Le montage audio-visuel *Lumière sur les collines* (dont notre journal a parlé à plus d'une reprise) qui raconte leur histoire et celle d'autres « favelados » de Rio, a été projeté d'innombrables fois durant ces journées. Parmi ceux qui

les ont reçus se trouvait un certain Alvaro Castillo qui, dans les années soixante, alla s'installer avec trois de ses camarades dans l'un des plus grands bidonvilles de Bogota. Ils y ont fondé une « coopérative du peuple » dont le quartier général, un immeuble de six étages, témoigne de leur talent d'organiseurs. La coopérative a fait récemment l'acquisition de soixante autobus pour desservir le district. Mais, selon Castillo et ses amis, pour résoudre les problèmes que posent les favelas, il faut des leaders désintéressés, et c'est la raison pour laquelle la personnalité de Luiz Perreira les a si particulièrement frappés.

Leonardo Lima, un autre Brésilien, ancien travailleur du port de Rio de Janeiro, est allé montrer le film *Hommes du Brésil* à soixante dirigeants de la C.T.C., l'une des deux grandes centrales syndicales de Colombie.

D'autres membres du groupe ont eu des entretiens dans les milieux industriels et patronaux, notamment avec le président de la fédération nationale des employeurs chrétiens et avec un directeur des industries nationalisées du charbon et de l'acier.

... Et au Pérou

Au Pérou, la présence de la délégation coïncidait avec le quinzième anniversaire de la mort de Peter Howard survenue à Lima, la capitale du pays. Une cérémonie s'est déroulée à sa mémoire dans une salle comble.

Les contacts du groupe se sont étendus des favelas aux milieux de la haute société, en passant par les syndicats et les dirigeants politiques. Le Pérou se prépare aux premières élections présidentielles après quatorze ans de régime militaire.

Ce sont des étudiants péruviens qui écrivirent, dans les années soixante, la pièce de

théâtre *El Condor*, qui décrivait de façon magistrale le drame de l'Amérique latine. Cette pièce fit une tournée en Italie, en Suisse (à Delémont et Porrentruy notamment, en 1963), puis au Québec. Plusieurs des acteurs-auteurs d'alors figurent parmi les personnes qui ont pris l'initiative d'inviter la délégation du Réarmement moral.

Ouvriers anglais en Inde

Un groupe de militants ouvriers britanniques vient de se rendre en Inde pour y rencontrer leurs collègues dans l'industrie. L'animateur en est M. Bill Taylor, qui, jusqu'à récemment, était chef élu des délégués syndicaux dans l'une des usines British Leyland, à Birmingham.

La délégation britannique a également pris des contacts dans les milieux politiques de toutes tendances. Un dirigeant communiste les a gardés pendant deux heures et demie.

Après Pune, près de Bombay, le groupe s'est rendu à la Nouvelle Delhi, puis à Durgapur, un grand centre minier et sidérurgique de l'Inde orientale, où ils ont participé à un séminaire industriel du Réarmement moral.

Hommage à James Dickson

M. James Dickson, ancien député au parlement suédois et chambellan du roi, est décédé le 7 mars à Stockholm. Il avait participé plus d'une fois aux conférences de Caux où la profondeur de ses convictions et son grand sens de l'humour étaient vivement appréciés.

Le quotidien *Svenska Dagbladet* décrit M. Dickson comme « le sel du parle-

ment » et rappelle qu'il avait des amis « dans tous les camps ». Dans le même journal, un ancien vice-président du parlement, M. Tage Magnusson, rappelle que personne ne voulait manquer les interventions de M. Dickson. « Quand il prenait la parole, écrit-il, tous les députés étaient présents et l'on voyait même venir les membres de la Chambre haute. » M. Magnusson souligne ainsi le rôle joué par M. Dickson « pour préserver la liberté de la Suède durant les années difficiles » (de la guerre) et conclut : « Il fit preuve plus tard de la même vigueur idéologique dans son combat pour le réarmement moral de l'homme. »

« Un sens à la vie » vu par un journaliste lyonnais

Dans le numéro de février de *Réveil*, journal protestant des régions Rhône-Alpes et Centre, Daniel Sagnol rend compte du livre de Frida Nef *Un sens à la vie* et du bref passage de l'auteur à Lyon où elle s'est entretenue avec quelques personnes. « Si l'on n'éprouve aucune tendance mystique, écrit Daniel Sagnol, et que l'on persiste à penser que Dieu pourrait bien intervenir dans nos affaires quotidiennes et réalistes, comme cela se produisait dans l'Ancien Testament, il faut lire cet ouvrage à la fois très mince et si percutant qu'on ne saurait en nier le moindre mot, ni en sourire. » Et l'auteur de l'article décrit ainsi ce qu'a été l'expérience maîtresse de Frida Nef : « Si l'on accepte vraiment de mourir à soi, et à sa révolte la plus légitime, Dieu prend insensiblement la place qu'on veut bien lui faire et se met à diriger sa vie, devenant lui-même l'auteur du *vouloir et du pouvoir*. »

Nous avons publié dans notre dernier numéro le début d'un récit du peintre norvégien Victor Sparre extrait de son livre « The Flame in the Darkness » (Grosvenor Books, 1979).

Il relate la conversation qu'il a eue à Moscou, en 1973, avec l'académicien Andrei Sakharov, sa femme Yélèna Bonner, et les dissidents Galitch et Maximov.

Arrivé dans le minuscule appartement des Sakharov à Moscou, Sparre est frappé par l'absence totale de peur chez ses interlocuteurs, alors que tout ce qui se dit est écouté par le K.G.B.

« Nous n'avons rien à cacher, dit Sakharov. Est libre celui qui se sent libre.

Il faut que les lois qui garantissent notre liberté soient appliquées.

Et nous, nous devons vivre comme si nous jouissions déjà de tous ces droits. »

Sakharov insiste sur le rôle de la presse occidentale.

« Sans le soutien actif de l'opinion mondiale, nous serions tous en prison. »

Voici la fin du récit de Victor Sparre.

Une après-midi chez les Sakharov

par Victor Sparre (II)

Au fil de notre conversation, j'avais remarqué que l'un ou l'autre des interlocuteurs jetait parfois un coup d'œil vers un papier officiel posé sur une petite table. Sakharov le saisit tout d'un coup et me le tend. C'est une convocation du K.G.B. adressée à Yélèna. Pour la cinquième fois, on lui demande de se présenter pour un interrogatoire.

Yélèna est en effet accusée d'avoir fait sortir illégalement d'un camp de concentration le journal d'un prisonnier politique, Edvard Koutznetsov. Au premier interrogatoire, elle a clairement fait comprendre qu'elle n'était en rien mêlée à cette histoire. Au second, qui a duré cinq heures, elle n'a, en conséquence, pas ouvert la bouche. Le colonel, responsable de l'interrogatoire, s'est montré exagérément courtois : un mauvais signe. Il n'a pas élevé la voix, et cela jusqu'aux dernières minutes. Enfin, le rouge lui montant au visage, il proféra une menace en martelant ses mots, comme pour leur donner une clarté funeste : « Rappelez-vous que vous êtes mère. »

Après cet incident, Sakharov avait interdit à sa femme de donner suite à ces convocations. C'était peut-être la première fois, en Union soviétique, que quelqu'un prenait un tel risque. « J'ai informé le K.G.B. que je prends sur moi l'entière responsabilité de ce refus », ajoute Andrei à mon intention.

Pendant, une de ses filles a été expulsée de l'université et

son fils, un mathématicien de talent, s'est vu refuser l'autorisation de faire des études. Tandis qu'Andrei me dit cela, une sourde plainte s'élève du lit : « Nous pouvons tout endurer, sauf les représailles sur nos enfants. Cela, c'est plus que nous ne pouvons supporter. »

Quelqu'un frappe légèrement à la porte : le thé est servi. L'un derrière l'autre, nous franchissons un étroit corridor. Yélèna se lève et nous suit. A la cuisine, une table est préparée pour un petit goûter de fête. Quelques chaises sont disposées tout autour, ainsi qu'un sofa sur lequel est assise, toute droite, une femme très distinguée : la mère d'Yélèna. La cuisine est son royaume. Elle me sourit, puis se remet à tricoter.

Désignant les friandises, Andrei remarque : « Quand vous voyez une table pareille, vous devez penser que nous vivons dans le luxe. » Maximov m'explique en s'excusant qu'on ne trinquera pas en mon honneur car, en principe, on ne boit pas d'alcool chez les Sakharov.

La petite tête blanche s'élève au-dessus de son tricot : « Si une bouteille arrive chez nous, dit-elle malicieusement, je la bois tout entière. » On m'avait déjà dit qu'elle avait été autrefois une révolutionnaire communiste. Par la suite, elle a fait seize ans de camp de concentration. Pendant le reste de notre conversation, elle ne dira plus un seul mot. Mais nous savons qu'un esprit agile suit chacune de nos paroles. (...)

Maximov et Sakharov s'enquière de mon œuvre. Je leur parle de ma toile intitulée : le juge Smirnov et le prisonnier. Le prisonnier, c'est Sinyavski. Le juge Smirnov, de la Cour d'appel de l'U.R.S.S., est montré en train de prendre son thé. Sa carrure obèse occupe le centre du tableau. Sinyavski n'est qu'une petite silhouette assise dans l'ombre. Qui est vraiment le prisonnier, peut-on se demander, et qui est en liberté ? Commentaire de Sakharov : « Smirnov a atteint le sommet de l'échelle mais, à l'intérieur, il est parfaitement mort. »

Je leur parle des tableaux que je vais présenter au festival annuel de Bergen, l'été suivant, et j'interroge Maximov : « Pourriez-vous écrire la préface du catalogue ? » Il répond immédiatement avec le seul mot allemand qu'il semble posséder : « Gewiss ! »

Une chrétienne à la Librairie de l'Athéisme

La conversation prend un tour animé et nous passons d'un sujet à l'autre. Le plus surprenant, pour moi, est de pouvoir raconter à des Russes l'histoire d'une de leurs compatriotes, Aïda Skripnikova, une jeune fille condamnée à trois ans de camp pour avoir distribué, à un coin de rue à Leningrad, des tracts écrits à la main au sujet de Jésus.

« J'ai vu deux photographies d'elle, dis-je. L'une prise à dix-neuf ans : une jeune fille d'une étrange beauté, qui reflète une foi intense, passionnée. La deuxième après trois ans de prison : un visage de femme âgée, ridée et usée, rappelant un autoportrait de Rembrandt. Trente ans de souffrance en trois années. Mais ce visage prend une beauté nouvelle, celle de la fidélité. Ce front rayonne assez de lumière pour ramener la vie dans les obscurités les plus opaques. »

Aucun de mes interlocuteurs, à l'exception peut-être de Maximov, n'a entendu parler d'Aïda Skripnikova. Si Maximov, l'homme le mieux informé sur l'aile chrétienne de l'opposition, sait quelque chose, peut-être n'est-il pas prêt à le reconnaître face aux microphones. Pendant tout ce récit, je n'ose pas me tourner vers Yélèna, mais je la sens très émue. « Aïda est maintenant hors de prison, et elle travaille », dis-je en conclusion.

Je leur parle aussi de l'employée d'une grande librairie de l'Athéisme en U.R.S.S. qu'un de mes amis norvégiens a rencontrée. Parmi ces rayonnages de livres, elle semblait être le seul signe de vie. Mi-plaisantin, mi-sérieux, mon ami s'était approché d'elle : « N'est-ce pas extraordinaire, lui dit-il, que malgré tous ces écrits, Dieu existe encore ? » Elle avait alors jeté un regard furtif vers tous les coins de la pièce, puis avait répondu : « Oui, oui, Dieu vit. Moi aussi, je suis chrétienne. »

Les Sakharov ne sont pas croyants, mais ils gardent le plus grand respect pour la foi des autres. C'est d'ailleurs remarquable de voir le nombre d'intellectuels russes dissidents qui affirment leur foi. (...)

Maximov est le premier à partir. Il habite en dehors de la ville. Il me dit qu'il a choisi une icône de sa collection qu'il voudrait m'offrir. Je suis obligé de refuser : ce serait stupide de se faire arrêter à l'aéroport pour contrebande d'objets d'art. Mais je sais en tout cas qu'une superbe icône russe m'appartient et qu'elle attend mon retour. Tout ce que je puis accepter, ce sont de jolies figurines de paysans pour mes enfants.

J'ai amené avec moi un chandail norvégien, ainsi qu'une reproduction de mon vitrail de la cathédrale arctique, destinés à Soljénitsyne (1). Maximov les enveloppe dans la dernière édition de la *Pravda*. L'emballage jure tellement avec son contenu que nous ne pouvons qu'en rire de tout cœur. « N'est-ce pas le journal du jour ? » Yélèna me répond avec ironie qu'on ne pourrait trouver meilleur emploi pour ce quotidien, qu'il est totalement inutile de lire !

Maximov parti, Sakharov m'adresse une dernière requête. Celle de noter une série de détails concernant deux hommes de science qui sont persécutés par le régime. L'un est le physicien Youri Chkanovitch, qui vient d'être condamné à suivre un traitement en asile psychiatrique. C'est manifestement un proche ami des Sakharov, car Yélèna va chercher sur une étagère la photographie d'un homme d'allure jeune jouant avec un chien. « Donne-t-il l'impression d'un déséquilibré ? » me demande-t-elle.

Sakharov me fait noter six irrégularités du procès au regard de la loi soviétique en me demandant d'en faire état à mon retour en Norvège. Je ne manquerai pas de le faire, à la télévision et dans la presse. Cette démarche s'ajoutera à de nombreuses autres protestations en Occident, et ce sera non sans plaisir que nous apprendrons quelques mois plus tard la libération de Chkanovitch. Dès sa sortie de détention, celui-ci reprendra ses efforts en faveur des droits de l'homme.

Le second cas soulevé par Sakharov concerne Léonid Pliouchtch. C'est la première fois que j'entends parler de lui. Il est aussi un ami de Sakharov, qui le décrit comme un brillant mathématicien. On lui reproche d'avoir été parmi les quatorze fondateurs du Groupe d'initiative pour les Droits de l'Homme. Depuis six mois, dans l'un des pires hôpitaux psychiatriques soviétiques, à Dniepropetrovsk, on lui a administré un traitement qui commence à faire sentir ses effets. « On est en train de détruire Pliouchtch », s'écrie Yélèna avec passion. A mon retour, je m'occuperai de ce cas comme beaucoup d'autres l'ont fait. Là aussi, il ne fait pas de doute que ce sont les protestations occidentales qui réussiront à obtenir sa libération.

Pendant tout ce temps, Yélèna s'est employée avec assiduité à remplir mon assiette de pâtisseries et d'autres douceurs. Absorbé que je suis par la conversation, je mange sans m'en rendre compte. Ce n'est qu'au bout d'un moment que je prends conscience que je suis le seul à avoir pris plus d'un morceau !

La valeur infinie de l'être humain

Galitch et moi nous apprêtons à prendre congé. Yélèna me fait remarquer qu'avec mon manteau et mon couvre-chef, on pourrait me prendre pour un « Kristiani », un paysan russe. Cette assimilation me flatte, d'autant plus que le mot signifie aussi « chrétien ».

Dans la rue, les voitures du K.G.B. attendent sagement. Lorsque notre taxi démarre, elles nous suivent comme des ombres.

Deux jours plus tard, je quitte l'Union soviétique, mais le départ s'avère plus malaisé que l'arrivée. Je ne suis plus le

¹ Les vitraux que Victor Sparre a exécutés pour des églises de Scandinavie lui ont valu une grande réputation, notamment l'immense vitrail de la cathédrale arctique à Tromsø.

touriste anonyme et passe-partout. Contrairement à mes compagnons de voyage, on me fait signe d'attendre. Il me faut retourner toutes mes poches et vider tous mes bagages. Le fonctionnaire du K.G.B., une femme, qui surveille toute l'opération, n'est qu'un masque de fer. On ne peut lire sur son visage le moindre sentiment, jusqu'à ce qu'elle découvre et agite triomphalement un message de soutien à Sakharov, rédigé en anglais. Je l'avais apporté de Norvège pour le montrer aux dissidents et j'aurais dû le détruire. Je me défends comme je peux, rappelant que ce message a paru dans toute la presse occidentale. « Gardez-le, dis-je, et étudiez-le. » Un fonctionnaire de haut rang s'approche. Il laisse paraître une certaine fascination pour mon cahier d'esquisses. Derrière la couverture se trouve la photo du physicien Chkanovitch, qui

ton sol. La race des hommes s'y montre à la fois si haineuse et si humble, si sainte et si diabolique. Le bien peut-il encore triompher ?

Raskolnikov, le héros de *Crime et châtiment*, de Dostoïevski, s'arroge le droit, dans son orgueil, de tuer une vieille femme, qu'il tient pour inférieure à lui-même. Et pourtant, sans savoir pourquoi, il ne peut se libérer de son crime. C'est la prostituée Sonya qui l'aide à comprendre qu'un homme brise une loi sacrée et se détruit lui-même à partir du moment où il décide qu'un autre individu lui est inférieur. Elle lui dit : « Va, tiens-toi au carrefour, prosterne-toi vers la terre que tu as souillée, prosterne-toi devant le monde entier, face au nord, au sud, à l'est, à l'ouest et répète : J'ai commis un meurtre. Alors Dieu te rendra la vie. »



Victor Sparre, qui s'est fait une grande notoriété en Scandinavie par ses vitraux aussi bien que par ses toiles, a accueilli Solzhenitsyne en Norvège, en 1974, après l'expulsion d'U.R.S.S. du grand écrivain.

est en asile psychiatrique. Heureusement, ce visage n'évoque rien pour lui. « C'est un ami à moi », dis-je.

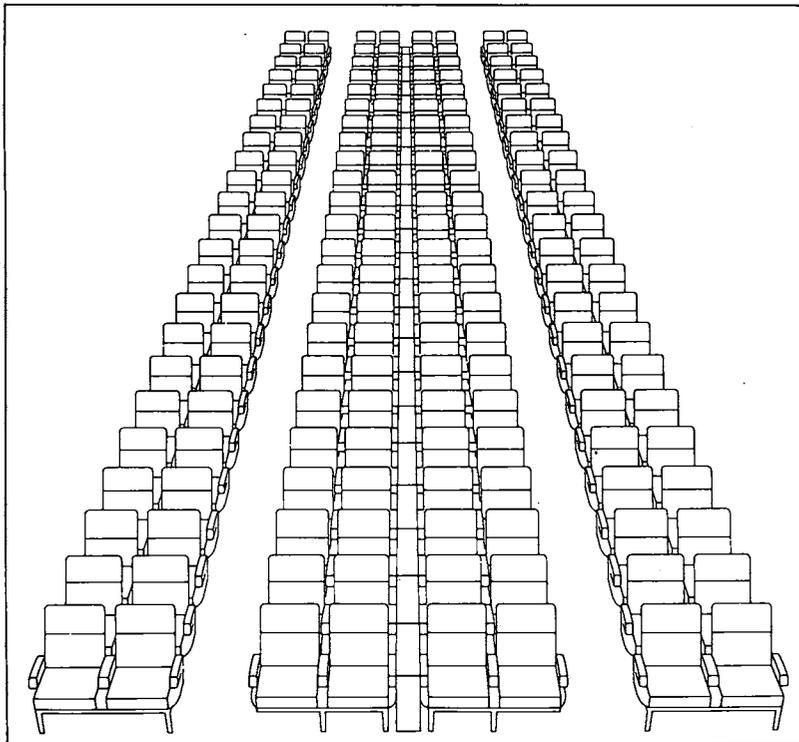
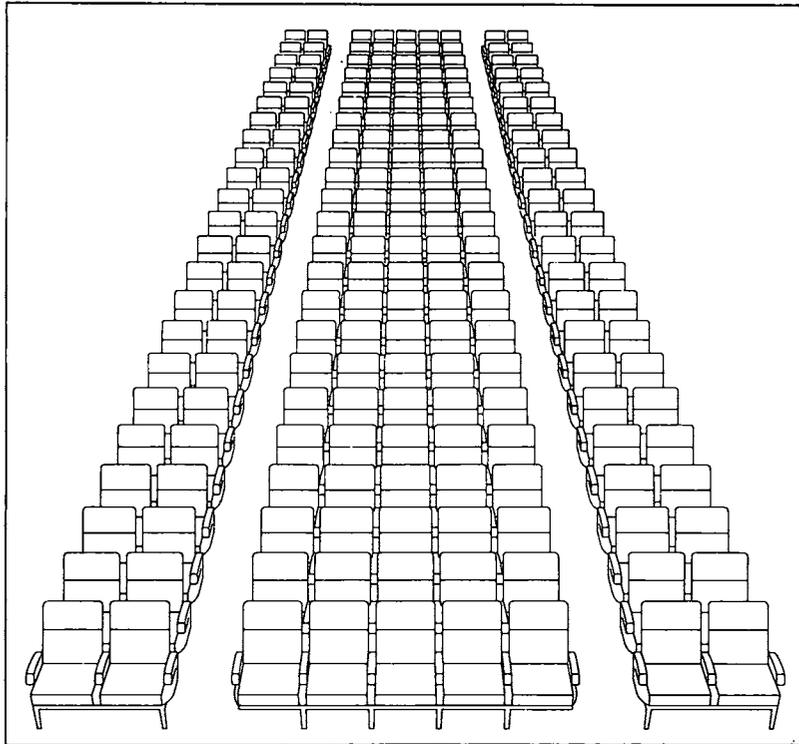
Mes dessins au crayon le rendent bien plus méfiant. Il les étudie un à un à l'endroit, de côté et à l'envers. Que cherche-t-il ? Des codes, des cartes géographiques ? Finalement, de rage, je me penche, je saisis le cahier et l'enfouis dans mon sac de voyage, que je m'empresse de fermer. L'homme du K.G.B. veut le rouvrir, mais je déclare sèchement : « Je suis un artiste, je ne laisse personne étudier mes esquisses. » Il hésite, puis semble se résigner. On me permet de rejoindre les autres passagers.

L'avion décolle et met le cap sur l'Ouest. Il fait nuit, mais on aperçoit derrière nous le filet rouge sang de l'aurore sur le pays russe. Oh ! Russie, que de forces contraires s'affrontent sur

Ce processus a-t-il déjà commencé ? Les intellectuels russes se sont-ils placés au carrefour, au nom de leur nation ? La confession de Raskolnikov, sa découverte de la valeur infinie de chaque être humain, trouvent-elles leur écho parmi ces Russes qui ont le courage de penser autrement ?

Tandis que l'appareil me ramène en Occident, une conviction prend forme dans mon esprit. Quatre heures chez Andreï Sakharov ont changé ma vie pour la seconde fois. Le premier changement m'avait donné ma foi chrétienne ; le second me lie pour toujours à un groupe d'hommes et de femmes. Ma décision est prise : pour le reste de ma vie, de toutes mes forces, je me mettrai au service du combat pour la liberté. Ces deux changements sont complémentaires.

Cherchez les 23 différences.



La solution se trouve dans le texte ci-dessous.

Contrairement à d'autres compagnies aériennes, Swissair ne dispose que de 8 places par rangée dans ses DC-10-30 (au lieu de 9) et de 9 places par rangée (au lieu de 10) dans ses Boeing 747B.

A bord d'un DC-10-30, par exemple, cela représente 23 sièges de moins. Autant de place gagnée au profit de votre confort. Vous l'apprécierez certainement sur les vols long-courriers de Swissair vers le Proche, le Moyen et l'Extrême-Orient, vers l'Afrique, l'Amérique du Nord et du Sud: vous n'aurez qu'un seul voisin et davantage de liberté pour vos coudes. Si vous choisissez un siège au centre, vous bénéficierez en outre

d'une tablette bien pratique. Quel que soit le format de votre journal, vous pourrez le déplier sans peine. Et vous verrez nos films aussi confortablement installé qu'au cinéma.

Ce gain de place facilitant le service, le personnel de cabine est ainsi mieux à même de satisfaire vos désirs: les cocktails que vous commanderez - par exemple - seront préparés tout exprès pour vous (pas de pre-mixed drinks en portions).

Nous estimons en effet que les progrès techniques doivent profiter tout autant à nos passagers qu'à la compagnie. Si les avions gros porteurs

sont destinés à transporter un maximum de passagers, ceux de Swissair offrent d'abord un maximum d'espace à des passagers moins nombreux, mais qui savourent au maximum le plaisir de voler.

Toute la différence est là.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.